

Exporter pour renforcer son statut local : le cas de la « mochila Wayuú »

Introduction

L'objet de ma recherche est un sac fabriqué artisanalement par les *indigènes* Wayuú en Colombie, qui s'est trouvé être le « bag of the summer 2013 » d'après le magazine Vogue français. Le moins qu'on puisse dire c'est que cet objet a dépassé les frontières et ce qui m'intéresse est justement d'étudier les forces à l'œuvre derrière la globalisation de cet objet. Je suis en deuxième année de Doctorat et j'ai jusqu'ici effectué deux terrains ethnographiques en Colombie (huit mois) couplés à des entretiens qualitatifs. A Bogotá pour la partie institutionnelle, et surtout dans La Guajira, région où sont fabriqués ces sacs.

Dans le cadre de cette intervention, je vais me concentrer sur le thème des frontières et essayer d'exposer brièvement comment l'exportation de cet artefact est devenue un levier de pouvoir et de prestige social dans une société dite « traditionnelle ».

Nous verrons dans un premier temps que la frontière symbolique qui sépare *indigènes* et *non-indigènes* est beaucoup plus efficace que les très nombreuses frontières administratives du territoire concerné, bien que beaucoup plus floue et mouvante. Nous verrons aussi comment « la mochila », le sac sur lequel porte ma recherche, est le produit du va-et-vient permanent entre ces deux sociétés. Dans un second temps, nous verrons comment le commerce international de cet objet perturbe et finalement renforce le pouvoir d'une certaine élite locale.

Un territoire quadrillé de frontières administratives inefficaces

(Pour illustration voir page 3 du support de présentation)

Tout d'abord je vous présente le département de La Guajira, où j'ai réalisé plus de six mois de terrain. C'est un territoire passionnant d'un point de vu géographique et même, géopolitique et économique, puisqu'il est quadrillé de frontières

(cf. carte 1 : Amérique du Sud/Guajira) Comme vous le voyez sur les cartes de gauche, la Guajira est cette péninsule à l'extrême Nord de l'Amérique du Sud. Un territoire qui, au moins depuis le 16ème siècle (et les traces qu'on en a) est une plate-forme de commerce entre l'intérieur du continent, les Caraïbes, et une porte vers l'Europe. Colons espagnols et pirates de tous horizons y commercent avec les indigènes.

Aujourd'hui, la contrebande y est toujours monnaie courante, notamment avec le Venezuela

frontalier. Cette activité est d'autant plus facile que les Wayuú, le *peuple indigène* qui habite, et théoriquement possède ce territoire, ne connaît pas cette frontière. Je précise ici que la Colombie est depuis sa Constitution de 1995, un État « multiculturel et pluriethnique » et que le statut de « peuple indigène » confère certains droits que je n'aurai pas le temps de détailler ici. J'emploierai donc ce terme d' « indigène » lors de mon exposé en tant qu'il désigne une catégorie émique¹ et juridique.

La « Gran Nacion Wayuú » est reconnue de part et d'autre de la frontière et a potentiellement la double nationalité, Colombienne et Venezuelienne. Cette frontière est donc inopérante. Étant donnée la situation actuelle au Venezuela, mes recherches se cantonnent à la partie Colombienne.

(cf. carte 2 : Administration de La Guajira Colombienne/municipios) Sur la carte de droite, vous voyez le département colombien de La Guajira, qui est lui même divisé en trois zones géographiques (Alta, Media, Baja), en quinze municipalités et en vingt-six réserves indigènes. Théoriquement, les réserves ont des représentants qui siègent dans les instances locales. Dans les faits, les Wayuú, ont un mode de vie semi-nomade. De façon coutumière, leur mobilité est fonction des saisons et des pâturages nécessaires au bétail, puisqu'il s'agit d'une société de pasteurs ; mais aussi selon des opportunités de travail, que ce soit en Colombie, au Venezuela, ou encore pour étudier hors du département. Le peuplement et la représentation de ces réserves est donc moins stable dans les faits qu'en théorie.

Par ailleurs, il s'agit d'une société matrilineaire et chaque matrilignage appartient à un clan. Ces clans ne sont pas très significatifs au quotidien, cependant lors des enterrements les Wayuú procèdent à deux funérailles. Les premières se font dans le cimetière le plus proche, généralement celui du matrilignage rapproché. En revanche, pour les secondes funérailles, les ossements sont déterrés, nettoyés et sont enterrés dans le cimetière clanique, aussi loin soit-il du lieu de résidence. C'est un élément extrêmement important pour la continuité du peuple Wayuú. C'est finalement l'appartenance territoriale la plus importante, bien qu'elle n'ai pas d'existence concrète quotidienne et encore moins en termes administratifs.

Une frontière symbolique plus opérante : Wayuú/*Alijuna*

(Pour illustration voir page 4 du support de présentation)

Plus généralement, s'il est une frontière qui soit opérante, à l'échelle de la Nation Wayuú, c'est celle entre Wayuú et *Alijuna*. Il s'agit du terme en wayunaiki, la langue indigène, pour signifier les étrangers, les non-indigènes. C'est une frontière symbolique, extrêmement floue et aléatoire.

Historiquement tout d'abord, comme le montrent les travaux d'ethnohistoire de François-René Picon². puisque la société Wayuu s'est constituée au contact de la société blanche et même selon lui « en symbiose », par le regroupement géographique sur la péninsule de différents groupes fuyant les

1 J-P OLIVIER DE SARDAN, Émique. In: *L'Homme*, 1998, tome 38 n°147. Alliance, rites et mythes. pp. 151-166.

2 F-R PICON, *Pasteurs du nouveau monde*, 1982

espagnols, et par l'adoption progressive de l'élevage venant unifier leurs différents modèles économiques. L'élevage qui est un élément structurant de l'identité Wayuú étant lui même emprunté aux espagnols.

Au quotidien aussi la distinction wayuu/*alijuna* est relative puisque la structure familiale Wayuú elle-même intègre l'Etranger. En effet le système matrilineaire permet l'assimilation de descendants d'hommes non-wayuu et le mariage est libre. Il est assez courant de rencontrer des indigènes portant des noms tels que Vangrieken ou Cohen et personne ne viendrait à nier leur appartenance ethnique.

Enfin, cette frontière pose aussi la question du Wayuú « *civilizado* », qui habite en ville et revendique ou nie son appartenance selon ses intérêts personnels, selon que ce stigmate peut lui être profitable. Il s'agit donc d'une catégorie émique, (pour citer Olivier de Sardan), qui fait sens localement, d'autant qu'elle va de pair avec des droits indigènes, mais qui est plus complexe à définir et à circonscrire d'un point de vue théorique, *etic*.

La *mochila*, produit de la « symbiose » entre ces deux sociétés

(Pour illustration voir page 5 du support de présentation)

La *mochila*, le sac sur lequel porte ma thèse est un bon exemple de la « symbiose » dont parle Picon entre la société Wayuú et les *alijunas*.

Cet artefact est devenu en Colombie le symbole du peuple Wayuú, alors que la technique de crochet qui est utilisée pour le réaliser a été importée par les religieuses espagnoles et enseignée dans les internats indigènes. (Alors qu'il existe d'autres techniques textiles indigènes, mais dont les productions n'ont pas dépassé la frontière domestique.) L'intérêt des Wayuú eux-mêmes pour cette technique s'est développé en même temps que la demande *alijuna*. Enfin, cette dynamique est largement soutenue par les organismes publics et des fondations privées non-indigènes, qui y voient un « art traditionnel » qu'il faudrait « sauvegarder », ou bien une ressource économique à développer dans une région en crise. Ce soutien passe par des financements de projets, des donations, l'organisation de salon, de ventes de charité, etc. Mais surtout par des formations sur le territoire Wayuú : des formations techniques au crochet, mais aussi des formations concernant les associations de couleurs ou la diversification de produits, dans le but de correspondre aux goûts « *del interior* » (de l'intérieur du pays) et de correspondre à la mode, de s'adapter au marché *alijuna*. L'adaptation au marché non-indigène est telle que l'on se retrouve face à un objet totalement globalisé, que vous pouvez acheter ou croiser dans les rues de Bogotá, Paris, Miami, Londres, Montréal ou Tokyo. L'exemple le plus flagrant étant celui relayé dans la presse, de la chanteuse Ketty Perry qui en portait un il y a deux ou trois ans lors du festival de musique Cohachela.

Le commerce international perturbe l'ordre social local

(Pour illustration voir page 6 du support de présentation)

Même si à l'échelle mondiale, cela reste un produit relativement niche (il ne s'agit pas d'un produit de consommation de masse), au niveau local, l'explosion de ce commerce ces dix dernières années a chamboulé l'ordre social.

En effet, la coutume veut que ce soit les femmes de l'élite Wayuú qui se consacrent aux activités textiles, qui nécessitent du temps et de l'argent, tant au moment de la formation de la jeune fille, que dans la réalisation. Mais les très nombreuses formations, le faible coût du fil industriel et l'augmentation de la demande ont favorisé la démocratisation ce savoir-faire d'élite. Au point de devenir un revenu d'appoint pour la quasi-totalité des familles Wayuú.

On se retrouve donc face à une mutation de ces productions. L'objectif n'est plus la démonstration d'un savoir-faire dans une logique de distinction, mais la vente, que ce soit auprès des grossistes ou des touristes. Tout est donc fait pour raccourcir le temps de fabrication, au point de créer un nouveau produit réalisable en quatre jours au lieu de deux semaines.

Les moyens *alijunas* pour maintenir l'ordre traditionnel

(Pour illustration voir page 7 du support de présentation)

Face à ce mouvement qu'elles accusent de tirer le marché vers le bas, tant en terme de qualité qu'en terme de prix, une dizaine de femmes, qui elles ont hérité leur savoir-faire et leur renommée de « tejedoras » de leur mère, s'efforcent de maintenir cet ordre social grâce à des moyens *alijuna*.

Tout a commencé dans les années 80, par une enquête financée par le gouvernement, destinée à répertorier les savoirs faire textiles Wayuú dans un but de sauvegarde. La chercheuse a alors été mise en relation avec un certain nombre de femmes reconnues, via une représentante aux Affaires Indigènes. Aujourd'hui, ce sont ces femmes, ou leur fille qui sont les contacts clés des pouvoirs publics et fondations pour tout ce qui concerne l'artisanat Wayuú. Elles assurent les formations, elles sont invitées dans tous les événements et sont mises en relation avec les stylistes internationaux. Onze ont reçu du Président Santos le titre de « Maetra » en 2012 et bénéficient de toutes les certifications de qualité mises en place par l'État Colombien : « Hecho a mano » et « Denominación de Origen de la Tejeduria Wayuú ». Elles reçoivent l'essentiel des commandes de la région et gèrent des groupes de cinquante à trois-cents femmes auxquelles elles sous-traitent les commandes.

Avec le soutien d'une fondation privée, neuf d'entre elles se sont regroupées en Fédération, avec pour objectif de lutter contre la baisse des prix (liée selon elles à cette concurrence à bas prix et non à une saturation du marché), de protéger leur travail (elles vont d'ailleurs éditer un livre, qui répertorie les motifs « traditionnels » afin de se protéger juridiquement contre la contrefaçon), enfin elles entendent garantir la qualité des produits selon des critères définis par elles-mêmes.

Une élite traditionnelle garante de la frontière

(Pour illustration voir page 8 du support de présentation)

Cette élite elle-même est à la frontière entre les deux sociétés.

Par sa position sociale d'une part : ces femmes sont issues de familles Wayuú respectées, possédant un cheptel important ; mais sont souvent citadines ou font des va-et-vient constants entre la ville et leur *rancheria* (habitat traditionnel du matrilineage dans la Guajira). La plus part ont fait des études supérieures ou sont impliquées dans les organismes politiques de représentation indigène.

Elles sont aussi à la frontière par leur activité professionnelle : elles sont en contact presque quotidien avec leurs clients *alijunas*, colombiens ou étrangers (via Whatsapp) et se déplacent énormément pour se rendre à des événements partout dans le pays et plus rarement à l'étranger. Elles achètent le matériel industriel en ville et font produire par leur groupe, situé généralement sur le territoire d'influence de leur matrilineage.

Selon elles, leur activité permet le maintien du mode de vie des femmes Wayuú auprès de leur famille et de leur bétail, dans leur *rancheria*, tout en apportant un complément de revenu aux familles. Plus qu'un tampon entre Wayuú et *Alijuna*, elles se donnent pour mission la préservation d'un ordre qu'elles jugent traditionnel.

Exporter pour gagner une reconnaissance locale

(Pour illustration voir page 9 du support de présentation)

Pour les autres, pour celles qui ne font pas partie de cette élite, et finalement de ce petit club, le tourisme représente une réelle opportunité. Une opportunité économique évidemment, car la vente dans les principaux pôles d'attraction touristique représente un canal de distribution important. Mais c'est aussi pour ces femmes la possibilité de rentrer en contact direct avec des acheteurs et de fidéliser leurs propres clients. Puisque les contacts institutionnels avec la société Wayuú passent toujours par les élites, le tourisme est une possibilité de passer cette frontière symbolique entre Wayuú et *Alijuna*, et même mieux, d'entrer en contact avec des étrangers, non Colombiens. En effet, toutes rêvent de vendre en Europe ou aux Etats Unis, de passer les frontières, pensant éviter ainsi les tensions sur le prix qu'elles observent au quotidien. Puisqu'elles sont de fait prises dans la mondialisation, par le commerce et par l'ouverture au tourisme de leur territoire, elles veulent y prendre part et maîtriser une plus grande partie de la chaîne et notamment l'exportation, encore largement aux mains des non-indigènes.